

Penser la création avec Paul Kawczak

Paul Kawczak

Number 162, Summer 2019

C'est l'espace ménager qu'on connaît, et les mots qui le mangent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92361ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Kawczak, P. (2019). Penser la création avec Paul Kawczak. *Moebius*, (162), 81–87.

penser la création avec paul kawczak

Comment intégrer la lecture dans l'écriture? Quelles frontières entre la pratique et la théorie?

J'ai une très mauvaise mémoire – j'en ai eu une excellente plus jeune, puis un jour elle a disparu –, aussi, j'oublie beaucoup de ce que je lis. Avant, cela me déprimait, je me disais à *quoi bon lire!* Je voyais des gens avec une très grande culture parler de ceci et de cela, de façon très assurée, et moi j'avais tout oublié. Je me rappelle à peine de quoi parle ma thèse, c'est vous dire... Et puis un jour, j'ai entendu une émission sur Nietzsche et l'oubli sur France Culture¹, l'émission d'Adèle Van Reeth – je l'aime bien, Adèle Van Reeth –, et là, on me dit que non seulement Nietzsche, il trouve que l'oubli est la condition du bonheur, mais qu'il l'assimile en plus à la digestion, allant jusqu'à parler d'*absorption psychique* (*Généalogie de la morale*). Un peu après – disons une semaine –, je retombe sur cette citation de Montaigne – que j'avais bien sûr oubliée: *Je feuillette les livres, je ne les étudie pas: ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnois plus estre autrui*. Et là, je me dis: *Bingo!* Quand je mange du poulet, le poulet

1. <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/loubli-14-nietzsche-toute-action-exige-loubli>

me sert à être et à agir, je le fais mien, il n'est plus poulet, il est moi. J'ai vite *oublié* le poulet, mais quand je marche, il m'aide un peu à me tenir debout, il *me produit* un peu. Eh bien, c'est pareil pour la lecture, je fais le texte mien, et quand j'écris, il est là sans que je le sache. Je l'ai digéré.

Alors comment intégrer la lecture dans l'écriture ? Il me semble, dans cette optique, qu'il faille d'abord s'émanciper de cette idée qu'il n'y a qu'une seule façon de lire. Je recommande à ce sujet la lecture du livre de Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* Celui ou celle qui parle et parle et parle de choses trouvées dans les livres – ou dans les journaux, ou sur Internet –, avant tout, il ou elle obéit à l'injonction sous-jacente à notre système éducatif et à nos valeurs culturelles qui demande de *tout* lire et retenir, ânonner et régurgiter comme une maman manchot dans le gosier de son petit. Notez que vous pouvez être le bébé manchot et vous nourrir des doctes. Lisez comme vous le souhaitez, digérez, laissez parler les doctes. Ça ressortira dans votre écriture. Peu importe ce que vous lisez, l'idée est de brasser du langage. Pratique, théorique, peu importe.

Mon activité salariée d'éditeur m'amène parfois à conseiller des lectures aux personnes avec qui je travaille. Souvent, il s'agit de mettre la personne qui crée en contact avec des régimes littéraires qui m'ont marqué et qui me semblent faire écho à son écriture et pouvoir l'amplifier. Il s'agit généralement de cadences, de rythmes, de style, de ces choses qui se décrivent mal et qui découlent directement du vivant – le style est le produit d'une poussée, non d'une intention, écrit Barthes. Ce n'est pas une science exacte. On ne choisit pas ce qu'on absorbe, mais on peut, dans une certaine mesure, en prendre conscience. Le tra-

vail d'édition implique selon moi cette conscience de l'absorption. Consciemment, je projette alors ma digestion dans celle de l'autre. Moi-même, je me mets à lire certains textes dont m'a parlé l'autrice ou l'auteur du manuscrit que j'édite, pour m'imprégner. Un peu comme des personnes qui passent du temps ensemble finissent par influencer mutuellement leurs microbiotes intestinaux. Travailler un texte avec quelqu'un, oui, c'est travailler avec un savoir et un faire, mais c'est aussi travailler avec une chair autre, nourrie de certains livres, proche et différente à la fois.

L'enseignement de la création littéraire, c'est l'enseignement de la créativité ou de la création du texte ?

Pour commencer, je tiens à dire que la création, qu'elle soit littéraire ou artistique, c'est pour moi *grosso modo* la même chose. Dans le monde littéraire, souvent, les gens travaillent à terminer quelque chose, un livre, un article, etc., en vue d'un produit fini: la publication. Les étudiant·e·s en arts que je côtoie sont plus investi·e·s dans le processus de création en lui-même. Ils et elles créent régulièrement pour créer, et ceci même hors institution, hors reconnaissance. C'est du côté des arts que j'ai découvert cette phrase de Robert Filliou: *L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art*. Pour ma part, j'ai rapatrié cette philosophie dans mon rapport à la littérature. Ce qui m'intéresse, ayant le cul entre les chaises des lettres et de l'art, c'est avant tout la créativité – et donc *in fine* l'abolition de cette dualité lettres/art. La création, ainsi perçue, est de même nature que la vie, un agencement perpétuellement changeant, aveugle et infini.

Pour penser la créativité, j'imagine que je suis fait de pâte à modeler, et que chaque point de cette pâte possède une particularité. Les points sont mouvants: des fois ils se retrouvent dans certaines organisations, des fois dans d'autres. En fonction de cela, je ressens des choses. Je me sens plus ou moins en adéquation avec le monde. Je m'y oppose ou je m'y vautre. La créativité, c'est être attentif à ces organisations évolutives de ma pâte à modeler et les favoriser. Il y a deux façons principales de favoriser les évolutions de la pâte: la nourrir (par exemple, par la lecture), lui faire vivre des aventures (l'aventure peut être au coin de la rue). *Nourriture* et *Aventure* – comme des oursons devenant ours, marchant toute la journée dans la forêt derrière leur mère en mangeant diverses choses –, voici selon moi les bases de la créativité. Enseigner la créativité, c'est amener des personnes à prendre conscience de la façon dont elles veulent se nourrir et des aventures qu'elles peuvent vivre. Il ne s'agit en aucun cas de leur dire quoi manger et quelle aventure vivre. Se situer et absorber le plus librement possible. Ça, pour moi, c'est le plus important. Ensuite, oui, bien sûr, on peut enseigner des techniques de création de texte, j'imagine. Mais ça sera surtout des cas particuliers de *Nourriture* et d'*Aventure*.

Un exercice (ou une contrainte) que vous proposez à vos étudiant·e·s/auteur·e·s.

Je n'enseigne pas la création littéraire – il m'est arrivé seulement d'enseigner en art par les hasards de la vie –, mais comme je le disais, la création, pour moi, en art ou en lettres, c'est la même chose. L'exercice que je donne-

rais est : *écrivez au sujet de la chose dont vous aimez le plus parler*. Il me semble qu'on peut aller bien plus loin en soi en suivant le chemin le plus facile. Si j'aime parler de la guerre par exemple, de la Seconde Guerre mondiale, si je suis intarissable sur l'aviation allemande de guerre, alors soit, parlons de la Luftwaffe ! Il doit bien y avoir quelque chose de fondamentalement résonant avec mon expérience d'existence dans l'image que j'ai des Messerschmitt en piqué mitraillant de pauvres civils le long des routes de France – l'exemple que je donne est arbitraire, les Messerschmitt ne m'intéressent pas tellement, personnellement. Mon truc à moi, c'est écrire sur les serpents – il doit bien y avoir quelque chose là-dedans qui va révéler un peu de mes secrets, de mes peurs, de mes aspirations. Encore une fois, je m'imagine comme un gros tas de pâte à modeler. Avant tout, je veux qu'il existe ce tas, qu'il vibre, qu'il aille selon sa pente naturelle, qu'il frétille ; alors là, je pense que je favoriserai sa tendance à s'organiser et à évoluer, et si vous m'avez suivi jusque-là, vous comprendrez qu'ainsi je favorise la créativité.

La création est la seule chose qui me console réellement – sinon, je suis d'un naturel très triste –, le seul moment où je crois un peu au tas de pâte que je suis. Quoi de plus ennuyant que le reste ! Il faut revenir à la base : avant tout, il y a nos viandes.

Les programmes (ou cours) de création littéraire sont-ils des fabriques d'écrivain·e·s ou des laboratoires de formes? Doit-on envisager la professionnalisation comme un écueil ou un objectif?

Selon moi, les programmes de création en général doivent viser à libérer et épanouir les personnes. Leur faire prendre conscience qu'elles sont de la pâte à modeler et favoriser leurs organisations évolutives. On ne « fabrique » pas un·e écrivain·e. La professionnalisation de la création n'a aucun sens. Si l'on envisage le travail comme la mise en forme limitée et utilitaire de la pâte de la vie, la création va à l'encontre du travail (on retrouve cette idée dans les livres de Bataille sur l'érotisme). La question première est celle de l'organisation du travail et notamment du dogme de l'attachement du salaire au travail. Aujourd'hui, on vous met un pistolet sur la tempe et on vous dit *Tu travailles ou j'appuie* (je reprends l'image à l'économiste Frédéric Lordon). Si vous n'avez pas de revenu, dans la majorité des cas, on ne vous autorise pas à vivre. Tout est passé au crible de la professionnalisation. Un·e artiste subventionné·e doit envisager sa pratique comme un travail, se considérer comme une microentreprise (néolibéralisme, quand tu nous tiens!). Tant que le salaire ne sera pas indépendant du travail (je pense au modèle du salaire à la personne de l'économiste Bernard Friot), la création sera subordonnée à des formes de professionnalisation qui n'ont fondamentalement rien à voir avec elle. Il m'apparaît fondamental de rappeler ceci aux étudiant·e·s d'un cours de création.

Bien sûr, on ne fera pas la révolution demain matin et, dans les faits immédiats, on ne peut, par exemple, pas cracher sur les subventions. Un parcours de créa-

tion comporte inévitablement un enseignement pratique concernant les différentes possibilités de financement et les façons de développer une « carrière ». Certes. Mais, il m'est arrivé de voir cet enseignement empiéter sur celui de la création pure à l'université, que ce soit dans les discours ou dans les faits. Il m'apparaît essentiel de protéger l'université des discours du marché. De ne jamais minorer, ainsi, le fait que les subventions sont également lénifiantes et socialement discriminatoires. Que le travail et l'art sont deux choses qui parfois se ressemblent, mais sont néanmoins de nature différente.